L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

Bureaux : 75 rue de Chartres.

NOUVELLE-ORLEANS.

VENDREDI, 24 AVRIL 1885.

L'ART AU WORLD'S FAIR

DE LA

NOUVELLE-ORLÉANS.

LE SALON.

IX

L'homme est ainsi fait : longtemps indifférent à une chose dont il avait la pleine possession, il s'en éprend, il s'y rattache, au moment où il va la perdre. Il en sera de même tant que notre sphère roulera sur son axe.

Ce fait si caractéristique de notre humanité se reproduit à propos de notre Exposition. A coup sûr elle a eu ses fautes, elle a eu ses délais, elle a subi des contrariétés très sérieuses et très prolongées. Mais il est non moins certain que durant des mois une partie considérable de notre population s'est montrée à son endroit d'une fort regrettable apathie. Longtemps, trop longtemps on y rencontrait surtout des visages étrangers ; la plupart des résidents de la Nouvelle-Orléans semblaient trop remettre systématiquement au lendemain la visite projetée.

Les choses ont changé de physionomie depuis quelques semaines ; si nous avons eu récemment le *New-Orleans Day* officiel, on peut dire que ce jour-là promet de se représenter désormais assez fréquemment.

C'est excellent mouvement est dû, en bonne partie, aux exhortations répétées de la Presse de la Nouvelle-Orléans aux aménagements achevés de l'Exposition et aux richesses nouvelles qui sont venues compléter le tableau, si gigantesque déjà.

Mais il faut l'attribuer aussi, l'attribuer principalement à cette échéance prochaine du 31 mai. Plus cette date de la clôture approche, mieux on veut jouir de son reste ; les retardataires se piquant au jeu, prétendent rattraper le temps perdu.

La moyenne maintenant obtenue est relativement belle ; à coup sûr, le chiffre en devrait être beaucoup plus élevé ; né, annonins tel qu'il est, il laisse encore assez large marge chaque jour, les frais une fois payés. Si ce surplus se maintient, comme tout l'indique, et il se peut bien qu'il augmente—on remédiera vite au mal d'un déficit, qui s'était accru au moment où le patronage local était vraiment par trop marchandé au *World's Fair*.

Ceux qui ont souscrit au fonds de l'Exposition, n'ont jamais pensé qu'ils plaçaient ainsi un capital à bel intérêt.

Il faut, au contraire, rendre cette justice à leur désintéressement : la plupart, tous, oserai-je avancer, savaient qu'ils faisaient un don à l'entreprise dont la grandeur les séduisait. C'est là, je crois, un fait indéniable.

Je me reprends pourtant ; le mot désintéressement dont je viens de me servir n'est pas précisément celui dont il doit être fait usage dans l'espèce. C'est libéralité que j'aurais dû écrire. En effet, si les apports du *World's Fair* n'ont jamais pensé que le montant souscrit dût leur valoir des dividendes dans l'affaire elle-même ; si même ils n'en ont jamais espéré la rentrée, leur regard s'est porté bien au-delà du présent. Ils ont jugé qu'il y avait intérêt pour eux à subventionner l'entreprise, parce que celle-ci doivent naître forcément des résultats qui serviront puissamment la chose publique ; qui hâteront la venue de destinées auxquelles nous pouvons, nous devons légitimement prétendre.

A mesure que les jours s'écoulent, cette vérité nous apparaît plus manifeste. Ces visiteurs qui se multiplient, qui appartiennent à tous les pays, à toutes les industries, nous indiquent des voies trop négligées jusqu'ici ; ils sont liens nouveaux, liens vivants, créateurs de ressources nouvelles.

En présence de ce bienfait dont l'évidence est là, on devait se demander s'il serait sage d'arrêter pareil courant au moment même où il se fait fécond.

Jetez les yeux sur le dôme immense où se dressent tant de bâtisses ; fières improvisations dues à l'activité dévorante dont nous avons été les témoins durant un semestre environ. Parcourez ces édifices grandioses où l'œil se perd ; ces pavillons coquets où les yeux aiment à errer, sur ces bazars, ces salons, sur tout cet ensemble, groupé avec tant de goût et à la création duquel on a consacré, sans hésiter, plus de deux millions de piastres. Est-il possible qu'après une existence de cinq mois et demi, dont une bonne moitié tout au moins n'a été qu'un fonctionnement incomplet, est-il possible, dis-je, que cette splendide création périsse aussi vite ? Faut-il qu'à peine posé, ce vaste magnifique édifice raise comme celui d'un théâtre ; et, pour continuer la métaphore, sans que la pièce ait rapporté une moitié de ce qu'elle promet.

Une suppression pareille est difficile à accepter. Cette question devait incontestablement appeler l'attention des esprits sérieux qui ont souci de notre avenir et qui savent lire dans les faits.

C'est ainsi que, depuis quelques semaines aussi, on a abordé ce très grave sujet ; ainsi que de toutes côtés se formulait le vœu d'une réouverture de l'Exposition, en octobre ou en novembre prochain. L'idée prend corps à cette heure ; des hommes de haute autorité, des hommes d'un esprit pratique surtout, s'en sont emparés, l'ont sanctionnée et tout donne à conclure qu'une imposante et décisive majorité les joindra dans ce mouvement.

A cours d'une de mes visites au World's Fair j'ai eu l'occasion de consulter à cet égard des exposants étrangers, chargés d'expositions importantes, et je n'en ai jusqu'ici rencontré aucun qui ne fût en faveur de cette reprise de l'Exposition.

La question est complexe, sans doute ; mais remise à ceux qui l'étudient actuellement, elle ne peut manquer d'arriver à prompte et bonne solution.

Les rois s'en vont ! pensais-je hier en parcourant les quatre salles du Art Hall. Nous célébrions le Centenaire du Coton, et cependant, oubliant du vieux cri : *Cotton is king !* pas un peintre qui ait songé à glorifier cette royauté.

Ne fût-ce que par amour de la couleur locale, n'aurait-on pas dû faire fête à ce roi débonnaire et bienfaisant, tant fêté autrefois ? Le sujet est bien, d'ailleurs, pour tenter un peintre épris de la nature. C'est un délicieux paysage que celui qui prend pour motif l'un de ces champs poudrés à blanc, où les cotonniers floconnent et bercent à la brise leurs fleurs de neige. Rien de plus coquet que ces houppes blanches s'élevant sur le vert des tiges, que ces petites têtes coiffées à la Louis XV.

Mais non ; pas une seule toile qui les rappelle. Absents du reste, absolument absents les paysages si pittoresques, si étranges aussi de la Louisiane. Je sais à cette heure un artiste distingué qui en multiplie les esquisses, et qui, de retour dans son atelier de Paris, en composera sans doute des tableaux, dont la note originale, exotique, aura grande saveur.

En revanche voici un peintre, M. L. A. Mignot qui a voulu tenter de reproduire sur la toile l'une des plus grandioses scènes que la nature ait jamais mises sous les yeux de l'homme ; on dirait un épisode attardé du déluge. Le tableau a pour titre : *Les Chutes du Niagara.*

Lorsque le critique prend la plume pour écrire le compte-rendu d'une œuvre sérieuse théâtre, par exemple, il se sent empêché, arrêté, presque à chaque pas. Il comprend combien cet acc. combien cet glacé son récit, au souvenir des artistes qui ont prêté de la vie à la pensée de l'auteur ; qui ont ajouté du talent au sien. Il se dit et il sait qu'il doit paraître bien fade, bien terne, à côté des séductions, des enchantements de la rampe. Mieux que tout autre, il reconnaît que son analyse, si habilement qu'elle soit achevée, est une silhouette incomplète, informe souvent, de l'œuvre dont il s'occupe. Il me paraît que M. Mignot a dû éprouver une sensation de ce genre quand il s'est placé devant son chevalet, quand il a donné le premier coup de brosse à cette toile une, qu'il allait charger de reproduire cette sorte de convulsion de la nature qui cause chaque jour de nouveaux émerveillements : Les Chutes du Niagara.

S'il y a eu dessin de cet emplacement inappréhensible spectacle, rappelez-vous dire ce qu'il est. Souvenez-vous des proportions de ce tableau, encadré entre les Etats-Unis et le Canada ; faites repasser devant vos yeux cette merveille qui produit l'effet d'un drame continu, d'un drame éternel et gigantesque, signé de la main du Créateur, se déroulant sous vos yeux comme une leçon sans fin, qui nous rappelle combien petite, infiniment petite nous sommes.

Embrasser un aussi incommensurable ensemble ; en transmettre l'image, la sensation par le pinceau ; le fixer, l'emprisonner en quelques pieds de toile, tout en conservant, tout en rendant fidèlement le mouvement, l'agitation ; faire les Chûtes du Niagara ressemblantes, en un mot, voilà une tâche dont la seule pensée, ce me semble, doit causer le vertige à qui l'entreprend, ne fût-ce qu'un instant.

On se demande comment l'artiste, si maître qu'il soit de son art, si inspiré qu'il puisse être, arriverait jamais à interpréter ces colères d'un fleuve interrompu au milieu de sa course ; qui, roulant, se précipitant vers l'abîme de près de deux cents pieds que lui a creusé je ne sais quel cataclysme, s'en sort après bien des bonds furieux, après avoir écumé, comme de rage, sur *ses rapides*, sur ses brisants, se masse en cataracte gigantesque pour franchir le gigantesque abîme.

Il y a quelques années de cela je visitais les Etats-Unis, en compagnie de Richard Clague, le paysagiste. L'une de nos plus longues stations fut le Niagara, dont la contemplation nous charmait d'abord, nous enchantait, et puis dont le sujet tentait le distingué paysagiste pour l'une de ses toiles rêvées.

Donc, à toute heure, il y revenait. Sur la rive américaine, sur le côté canadien ; au *Table Rock*, au *Goat Island*, sur le pont, partout il interrogeait cette page colossale du Livre Divin à laquelle il paraissait demander son secret, pour la reproduire sous son pinceau.

L'effort fut sincère, persistant, intelligent surtout ; nombreuses les ébauches commencées, interrompues et jetées au vent. Enfin de guerre lasse, Clague qui avait le dédain du métier ; qui, en pareille tentative surtout, n'eût point voulu se contenter d'un à-peu-près, d'un trompe-l'œil, repoussa la son crayon, mit en pièces sa dernière esquisse, et me dit avec un accent de conviction profonde que je n'ai jamais oublié :

J'ignore si quelqu'un parviendra jamais à réussir sur le papier ou sur la toile la réduction du miracle de grandeur et de beauté que voici. Ce que je sais, à coup sûr, c'est que malheureusement je ne serai point celui-là. J'y renonce forcément, car après tant de tentatives, je sens maintenant chaque fois que je m'y reprends, comme un effet vertigineux en mon être ; la chute exerce sur moi une influence capiteuse : mes lignes s'emêlent ; ma palette s'égare dans une confusion de couleur, un amalgame insensé. On ne peut pas le Niagara.

Et en effet Richard Clague ne revint plus jamais à l'essaie.

Je me suis toujours souvenu du fait, et jusqu'ici l'événement a, selon moi, donné raison au mot décourage du peintre louisianais.

Ce découragement n'a pas atteint M. Mignot ; il a voulu rendre sur un chassis la scène si effroyablement mouvante Comme César, il est venu, il a vu..... A-t-il vaincu ? voilà le décisif point d'interrogation. Répondons-y en essayant d'analyser le tableau.

M. Mignot est un brave, du reste ; il a attaqué de front. C'est la grande Chute qu'il expose à nos regards ; non point de face mais vue de côté, et d'un point en amont du Saint Image. L'œil embrasse en longueur la silhouette de la vaste courbe en fer à cheval, en avant de laquelle on voit, on devrait voir du moins les vagues se ruer contre les écueils, avec la vélocité, la furie qu'auraient des cavales fantastiques.

La masse d'eau envahit la toile ; elle vient sur vous. Mais faut-il en faire l'aveu ? l'œil hésite parfois devant ce colloris singulier, quelque peu criard. On se demande si c'est bien là de l'eau ; parfois l'on se surprend à trouver qu'elle ressemble plutôt à des tetres gazonnés ; les moutons des ondes ombrées les sur les autres ne se sensé, plus ici ; ils ont revêtu la forme d'accidents de terrain, de mamelons solides.

Dans cette eau au premier plan peu en point de transparence ; cette masse qui prétend marcher, s'élancer, est opaque, lourde, stationnaire, et les sauts en sont violents, criards. J'ai beau chercher le mouvement, je ne le trouve nulle part ; quelque soit le point de vue auquel je me place. Non rendues les flux contrariés ; ces bonds à travers les angulies des brisants, contre lesquels les flots trapèzent violemment, se résolvent en jets de mousse. Où donc ces vagues que j'ai vues autrefois dans leur course *échevelée* ? Où cette mêlée, ce tumulte ?

Je préfère l'eau du *fond*, bien, en deça des collines dont est bordé le tableau ; j'y rencontre plus de vérité dans le coloris qu'a renoncé à sa crudité de tout à l'heure. Je préfère surtout—sous le double rapport du dessin et de la couleur—le vide que présente la scène au-dessous du roc à pic. Cet espace béant, ce précipice qui paraît avoir une irrésistible puissance d'attraction, n'est pas rendu sans bonheur. L'œil plonge dans leur valeur les dimensions, au-dessus de laquelle s'élance, amène en spirales une vapeur d'eau tourbillonnant dans l'éther ; panache éternel du gouffre.

Je poserais plus haut de l'eau roulant, pelotonnant, à l'arrière plan ; effet mieux compris, mieux rendu que celui du premier. Cette eau n'est plus au repos ainsi que l'autre ; elle cause mieux l'impression de flots en pleine course ; pourtant cette impression ne saurait pas suffisamment. Seulement cette partie du morceau dédommage un peu de l'autre pan qui pèche par le mouvement et par la couleur. Si même celui-ci s'agitait, il aurait encore l'air, grâce à son opacité et à ses tons, d'une plaine qui s'allumerait et se mettrait en marche, comme la forêt de Birnam achevant le délire de Macbeth.

Longueur, sans doute, sont mes réserves justes ou non, mais sincères, au sujet du travail de M. Mignot ; et cependant je ne saurais que défendre d'ajouter qu'il y a une jolie somme de talent sous ces imperfections que je note à tort ou à raison. Certains points de ce redoutable motif indiquent un artiste d'étude, un artiste sérieux, qui cherchent qui fouille et arrive parfois à de précieux résultats.

Quand on a fait les Chûtes du Niagara, même sous cette forme incomplète, on n'est point une personnalité artistique ordinaire.

Les difficultés se présentent en foule dans pareil ouvrage ; il désespérait les plus forts.

En admettant qu'il soit possible de se rendre maître de ce multiple ensemble ; d'arriver en cela à une réussite entière, combien de temps faudrait-il consacrer à la recherche d'un chef-d'œuvre de vigueur ; à la reproduction fidèle de ces vagues tourmentées, déchaînées, se bri-vant à un *steeple-chase* titanique ?

Songez-y donc, une vague, une seule, entraînée, vous ! la *vague* célèbre de Théodore Gudin, lui coûta plusieurs années d'étude, d'exécution. Il y revenait sans cesse, toujours mal satisfait de lui-même, de lui qui cependant, à son époque, fût un peintre de marines renommé. Cette vague conviait au Musée du Louvre un immense panneau ; elle était le motif unique de cette austère et hardie composition. Pas un naufrage ; pas une voile, pas un cordage, que épave quelconque ; rien absolument, rien que cette crête d'eau moqueuse, pailleuse, avec sa fine transparence, son mouvement, ses reflets, ses nuances trappantes de vérité. Elle vous attirait, on s'y serait plongé.

Si cette vague unique lui a coûté si rude labeur ; combien d'années Gudin n'aurait-il pas consacrées à la reproduction des Chutes du Niagara, s'il s'en était imposé l'exécution.

Pour ma part j'en ai vainement cherché un à peu près dans la peinture, dans la photographie ; plus je vais, plus je crois à la vérité du mot de Richard Clague : On ne peut pas les Chutes du Niagara.

La grand écrivain, Charles Dickens a jeté cette pensée sur un registre que l'on présente là-bas aux touristes, afin qu'ils y inscrivent leurs impressions de voyage : *When God speaks, man keeps silent.* "Quand Dieu parle, l'homme se tait."

Le livret du Salon fait suivre le nom de M. Arthur Hill de cette simple indication : Paris. Veut-elle dire que l'artiste appartient à l'école de Paris ou qu'il y est né en cette ville ? Je suis enclin à penser que la vérité est dans la première hypothèse. J'imagine que M. Hill est Américain et qu'il a fait ou achevé ses études dans les ateliers de maîtres parisiens. Quoi qu'il en soit, à lui, de quelque école qu'il appartienne M. Hill, de quelque école qu'il se réclame, il a une valeur sérieuse, une valeur qui serait admise partout.

Jeune Fille au tambourin ; ainsi s'intitule le tableau qu'il expose sous le No. 264. Un mur de pierres grises, voilà tout l'encadrement, sans aucune sorte d'ornementation ; sans aucun accessoire, tendant à détourner le regard du vide du sujet, si vide il était trouvé.

Vide, non pas, mais extrêmement simple et gracieusement traité dans sa simplicité.

Du reste, soyez en garde contre la recherche de sujets complexes ; contre les épisodes s'entrecroisant en grand nombre sur une même toile ; alors surtout que vous être en présence d'un tableau de chevalet. Cette abondance de motifs n'est pas, d'ordinaire, le fait des talents mûrs. Ceux-là savent que les surchauffes de ce genre ne servent qu'à alourdir une composition, qu'à fatiguer les regards, qu'à émietter l'intérêt, à l'amoindrir par conséquent.

Donc M. Arthur Hill, qui a foi en lui-même, n'a recouru ni aux gros effets, ni à une mise en scène touffue.

Appuyée contre le mur sombre et un que je viens de dire, une jeune fille se présente hardiment, de face, très crâne dans sa cambrure ; toutes formes pointant sous s'arrondissant.

Ici, rigoristes mes amis, n'égarez point vos yeux pudibonds sur la cimaise, et si vous vous rencontrez par hasard devant la gentille toile, donnez-vous les nus aux autres ce salutaire salut, imité de celui des Trappistes : Frère, il faut passer !

Passez donc !

Car si vous ne passiez point, mortels trop austères, voici, *prok pudor !* ce que vous verriez.

La cambrure est provocante, je vous en ai prévenus ; mais le vêtement l'est bien autrement, je vous l'affirme.

Ce vêtement se résume en un peignoir montant, très ingénieusement entendu ; au buste il se fait comme justaucorps, et à partir de la taille, l'étoffe s'en étale négligemment, indolemment, en se drapant de coquette façon.

Ce peignoir est de gaze noire, et dans un gracieux mouvement, l'étoffe diaphane se plaque sur le corps, emportée en arrière par la traîne.

Le peintre s'est ainsi imposé une difficulté, sûr qu'il était d'en triompher et d'en tirer même un heureux effet. Cette difficulté malaisée à vaincre se comprend aisément. Il faut qu'à travers les jours, le treillis de la gaze noire transparaissent les tons de chair. L'artiste a traité avec habileté ce double rendu.

Les carnations sont indiquées d'une façon très exacte ; elles se montrent à fleur de gaze, avec cette atténuation de tonalité que veut, qu'exige le clair tissu noir, se superposant aux chairs, se plaquant sur elles. Celles-ci ne se confondent nullement avec celui-là ; les unes se détachent très distinctement de l'autre, sans que rien puisse choquer même l'œil le plus facile à effarouche, à scandaliser. C'est là de l'art, sans aucune autre vise.

La tête, coiffée d'une calotte rose et d'un collier de sequins, est jolie ; le teint chaud, l'œil large, finement fendu ; l'oreille droite (la gauche est à peine indiquée) un peu trop massive. La main droite est pendante, elle tient un tambourin ; le poignet replié de la main gauche s'appuie sur la hanche vivement accusée. Ici une incorrection : la ligne brisée, la courbe de ce poignet, l'angle formé par la main et l'avant-bras ne me semble point réussi ; le contour est dur, heurté, disgracieux. En revanche, très gracieux le pied qui se montre un.

En somme composition sympathique, traitée avec mérite.

—Celui-ci est un américain, à coup sûr. Mais comme tant d'autres, il a eu la bonne pensée d'aller étudier les grands maîtres à Paris, de prendre leurs leçons, de vivre, quelque temps tout au moins, à ce contact vivifiant, afin de donner plus de sûreté, plus de vigueur à son jeune talent.

J'ai déjà parlé aux lecteurs de l'*Abeille* de M. John Durkin, actuellement attaché au *Harper's Weekly*, journal illustré, qui compte dans la presse des Etats-Unis et partout.

Plusieurs de ses œuvres sont exposées au Salon carré.

J'en remarque une—No. 639. C'est un gipsy, un bohémien, un de ces fantaisistes errants, dont tout le monde connaît le type. L'aquarelle de M. Durkin est bien venue. Son gipsy est un gaillard bien découplé, solidement établi, comme on dit ; vigoureux, décidé, et que je soupçonne de s'adonner plutôt au trafic libre qu'à la chiromancie. Oui, je le crois plus volontiers contrebandier que diseur de bonne aventure.

L'artiste la pose de trois quarts. Les cheveux noirs s'abritent sous un noir choir rouge, dont les pointes flottent à droite ; le visage est soigneusement modelé, mais un peu banal, sans type accentué, précis. Il est debout, la jambe gauche en avant, très droit, très ouvert, de bonne allure. La main gauche se dissimule dans la poche, sauf le pouce ; la droite tient une cigarette.

Cette main droite n'est pas d'un dessin trop pur ; ses proportions ne sont point en rapport avec le gabarit qu'on nous présente. Costume chamois : veste, culotte et guêtres lacées. La veste coupée en gilet d'une nuance plus brune ; elle est ornementée de parements de rubans bleus et d'aiguillettes ; à la taille s'enroule une écharpe rouge ; aux pieds des *espadrilles* grises.

Si l'on relève quelques incorrections de lignes dans cette aquarelle, on note aussi que le mouvement général en est naturel, harmonieux. Il y a là entente de la pose, entente de la couleur.

Tout près de ce petit tableau s'en trouve un autre du même artiste—aquarelle aussi : *Marchande de fruits*, portant le numéro 634. Je m'en occuperai dans un autre numéro. En attendant, je constate que le séjour de M. John Durkin à Paris ne lui a pas été inutile. Il y a acquis du faire parisien, de la prestesse, de l'élégance.

Hier était le *Shakspear Day*. Par malheur, la pluie est venue gâter les choses ; elle a de ces irrévérences, même envers les plus grands.

Et à propos d'irrévérence, disons qu'il s'en présente une des plus imprévues à l'endroit du radieux poète anglais. Un écrivain américain, M. Ignatius Donnelly, auteur de *Atlantis* et de *Ragnarok*, vient de publier, au travail—très curieux d'ailleurs—et qui n'est que la préface d'un ouvrage en voie de publication, paraît-il.

Dans cet ouvrage, M. Donnelly prétend prouver par un chiffre, une clé, une cryptographie—si vous l'aimez mieux—dissimulée, dit-il, dans le livre de Shakspeare, que celui-ci n'est pas l'auteur de ses splendeurs qu'il a signées ; qu'elles ont pour créateur le fameux Lord Bacon.

Le débat sera piquant assurément, car M. Donnelly affirme qu'il prouvera son assertion comme on prouve : que deux et deux font quatre. Ni plus ni moins.

Attendons ; sans trop nous émouvoir d'ailleurs. Si la paternité se déplaçait et passait de William Shakspeare à Francis Bacon, l'œuvre incomparable, colossal, immortel, n'en perdrait pas moins. Vienne donc ce singulier pauvre intenté entre deux tombeaux.

L. PLACIDE CANONGE.

CONCERT.—Le Concert vocal et instrumental de Mlle Carrie Baumann, élève fort distinguée du professeur G. Curto aura lieu décidément à l'Opéra le mardi 5 mai. Rien n'obtient le concours des amateurs les plus lettrés de la Nouvelle-Orléans.

Le prix du billet est d'une piastre.

Dès que le programme en aura été arrêté, nous reparlerons de cette soirée à laquelle nous nous intéressons vivement, et pour la charmante bénéficiaire et pour son éminent professeur.

—L'Association de Bienfaisance des Laitiers célébrera son sixième Anniversaire par un grand Festival qui aura lieu le dimanche 3 mai, aux Fair Grounds.

Prix du billet 50 cents.

COMITÉ D'ORGANISATION—MM. J. Pagnac, président, A. Galy, D. Knacks, A. Roling, A. Bonpunt.

COMITÉ DES JEUX ET AMUSEMENTS.—MM. Pierre Donnes, président, P. Bonn, J. Paytrail, F. Estrade, L. Bonne.

M. Pagnac, Président et le président de cette société et M. Pierre Donnes en est le secrétaire.

THÉATRE ST-CHARLES. — Les représentations de *Diplomacy* marchent très activement ; la première représentation en aura lieu certainement après-demain dimanche.

En attendant, *Victor Durand* demeure sur l'affiche et la foule reste fidèle au St-Charles.

THEATRE DE L'OPÉRA.—Le public était beaucoup plus nombreux hier à l'Opéra ; nous aimons à penser que ce changement pour le mieux se continuera et que M. Miguel Espinoza recevra la récompense que lui méritent le zèle qu'il a déployé, les dépenses qu'il a encourues dans la formation de sa curieuse troupe d'Indiens Mayas.

Ils reparaîtront ce soir dans un programme entièrement varié. Nous apprenons que demain nous aurons à constater qu'une bonne recette a été réalisée.

ACADÉMIE DE MUSIQUE. — La charmante idylle *Esmeralda* sera jouée ce soir. Nous engagons le public à ne pas négliger ces dernières occasions d'assister à la bonne interprétation d'une bonne œuvre. Dernières occasions, disons-nous, car dimanche vient le tour de *Hazel Kirke*, reprise très attendue.

Liste des passagers arrivés à New York par "le Normandie."

M. S. Loeb, Mme Loeb et enfant, M. le Dr Frison, Mme Frison, bonne et femme de chambre, M. W. Auffmordt, Mme Auffmordt, enfant et deux femmes de chambre, M. G. W. Lowry, Mme Lowry, Mlle Nellie Lowry, Mlle Agnès Lowry, Mlle Isabelle Lowry, Mme Hodge, Mlle Hodge, Mme W. P. Fogg, Mademoiselle Fogg, Mme P. R. Blake, Mlle Estelle Brown, M. Haldane, Mme Haldane, M. Charles Le Gay, Mme Le Gay, M. Barclay, Mlle Barclay, Mlle Pitman, Mlle Julia M. Vien, Mme Schwartz et enfant, M. Paul Manthes, M. Maurice Perrody, M. le vicomte du Dora, M. Louis Philippe, M. Gérard, M. S. Bachmann, M. James Coate, M. H. C. Pelatt, M. R. A. Field, M. T. A. Witherspoon, M. E. Mirschberger, M. Rothinger, M. W. A. Carter, M. Blondel, M. A. Batanero, M. R. Herquez, M. Georges Allard, M. Tomas Cueco, M. Auguste Espallat, M. Juan Sala, M. J. S. Radcliffe, M. Lacoste, M. Hernandez, M. Granier, M. Valles, M. H. C. Young, M. Joseph Luna, M. Richard Luna, M. Jouvenceau, Mme Stors, Mlle Stors, M. Léon Rheims, M. Carrasco, M. de la Lande, M. Le Pomellec, Mme Louise Lopez, Mme Moutarasse et enfant, Capitaine Saunderas, M. Carrier, M. Schlatter, Mlle Sarah Rich Burk, M. le Dr Joseph Gillino, M. Walter, M. Soligna, Mlle Evelyn Guilbert, Mme Monmeier, M. Georget, M. Kellidon, Mlle Eugénie Chevillard, M. Basilio Gassell, Mlle Emma Gennazzi, M. Pietro Castagna, Mlle Mariette Castagna, Mlle Elvira Castagna, Mme Marie Walker, Mme Elise Schmidlin, Mlle Rosa Ong, Mme Lassalle, M. Francesco Ramelo, M. Camillo Odiete, Le R. P. Sortie, Le R. P. Beaugs, M. Rupling, M. de Saint Gilles, Mme Uzel, Mme Lowndes, M. Lowndes, M. Pascal Vial, M. Bebl, Mlle Rosalie Levy, et 606 passagers de 3e classe.

L'EXPOSITION UNIVERSELLE

—DE LA—

NOUVELLE-ORLÉANS.

La journée d'hier a été contrariée par le mauvais temps. Néanmoins les cérémonies du *jour de Shakespeare* ont amené dans la soirée un certain nombre de visiteurs à l'Exposition. Les recettes de l'entrée ont été de $3,377 45.

LE CANAL DE PANAMA.

De même que nous avons signalé à nos lecteurs la semaine dernière la belle exposition de la compagnie du canal de Panama, dans le palais du gouvernement, nous nous faisons un devoir de mettre sous leurs yeux un faible rapport de la remarquable allocution qu'est venu prononcer à la Nouvelle-Orléans, M. Charles Colné.

Jamais conférence économique ne fut plus complète que celle qu'a prononcée hier l'honorable M. Charles Colné. Pendant tout le cours de son intéressante dissertation, il a moins visé à l'éloquence qu'à la clarté, mais il a atteint cependant le *summum* de ces deux qualités nécessaires à l'orateur, surtout à l'orateur d'affaires, que son rôle contraint parfois à présenter à un public peu enthousiaste des questions plus ou moins arides. Mais M. Ch. Colné est un homme de travail avant tout, et le sujet qu'il a présenté lui est familier jusqu'au bout des ongles. Il en a fait l'objet de ses constantes préoccupations et de ses études. Ainsi nous avons vu justifier une fois de plus le fameux vers didactique :

Ce que l'on conçoit bien s'énonce clairement.

Car le secrétaire du comité américain du canal interocéanique a obtenu au *Produce Exchange* un réel et légitime succès.

En conférencier consciencieux, M. Ch. Colné a d'abord fait l'historique de la question du percement d'un passage entre le Pacifique et l'Atlantique depuis le projet de Vasco Nunez de Balboa, en 1515, et qui consistait à traverser l'isthme actuel de Darien, autrement dit de Panama et depuis celui de Fernand Cortez, vice-roi du Mexique, qui en 1523, employa Gonzalo Saudoval à faire des études pour le percement de l'isthme mexicain de Tehuantepec.

L'orateur a élucidé imminement cette nomenclature jusqu'à l'époque actuelle. Il a exposé ce que l'histoire et les découvertes locales nous ont appris de l'ancienne route vire-royale à travers l'isthme de Panama dont se servaient les Espagnols, avec d'infinies précautions, pour transporter les richesses du Pérou en Espagne.

Puis M. Ch. Colné a fait revivre l'historique de la construction du chemin de fer isthmique de Panama, qui a été si utile aux pionniers californiens. Tout le monde sait qu'après la séparation des colonies espagnoles de la mère-patrie, l'ancienne route interocéanique fut pendant longtemps abandonnée, car il n'y avait plus de convois d'or péruviens à faire passer en Espagne.

Il fut un ingénieur des mines français—Napoléon Garnier—qui le premier dressa des plans complets pour la construction d'un chemin de fer de glissement du canal à travers l'isthme de Panama, en 1844. Ces deux projets furent approuvés en France par le corps des ingénieurs militaires et représentent du reste une certaine valeur dans l'opinion publique ; car une compagnie se forma pour payer les dépenses des études préliminaires et pour décider la construction du chemin de fer. Quelques délais et surtout les événements de la révolution de 1848 firent ajourner ces plans. La concession de cette précieuse ligne ferrée, cependant, une compagnie anonyme obtint un nouveau privilège et construisit le chemin de fer isthmique actuel.

C'est donc à une entreprise américaine que nous sommes redevables de la possibilité de traverser transversalement cette langue de terre qui unit les deux parties de l'Amérique du Nord et du Sud, et qui constitue le colosse de M. Tottten que nous devons à compte sur ses dos, et qui, si, à l'époque où se sont arrêtés les travaux de M. de Lesseps, il eût été mis en exécution, le Panama n'aurait pas eu à subir les ravages de l'isthme de Panama, dont les ruines et les restes de l'ancien chemin de fer de Panama, n'ont fait que mentionner le nom de M. Talhouet, ancien maire de New York.

Après la traversée du chemin de fer isthmique, on continua à ne voir en Amérique et en Europe d'autre passage interocéanique pour les navires que celui que M. de Lesseps, dans une lutte de succès qu'offrait le percement d'un canal à travers l'isthme de Tehuantepec, à travers le Honduras par la vallée du Sacramento, et de la Nicaragua puis à travers l'isthme de Panama. Les deux derniers projets sont surtout très sérieusement et complètement étudiés et présentent d'abord une route plus avantageuse que celle de Panama. Aux Etats-Unis la route la plus recommandée par Humboldt et par Fritz Kerr (navigation intérieure) est celle du Panama (voyage de nombreux prospectus). La route New-Yorkaise M. F. M. Coll, de plusieurs de toutes sont en bonne voie d'exécution, et, en Angleterre, celle de Tranteine en 1852 de Lanes et de Kennedy en 1853.

Il faut citer parmi les plus hardies et les plus courageuses explorations depuis cette époque jusqu'à 1870 le dernier Collin qui découvrit le cours du fleuve Chagres, le Chagres, le Chagres, le